

Le Monde

LIVRES D'ÉTÉ

VENDREDI 19 AOÛT

Machado de Assis, génie de l'ironie

L'œuvre romanesque du grand écrivain brésilien de la fin du XIX^e siècle révèle un univers qui dépasse largement les frontières de l'exotisme. Son art de l'observation sceptique et de l'analyse sans complaisance des travers humains le place parmi les grands noms du roman universel

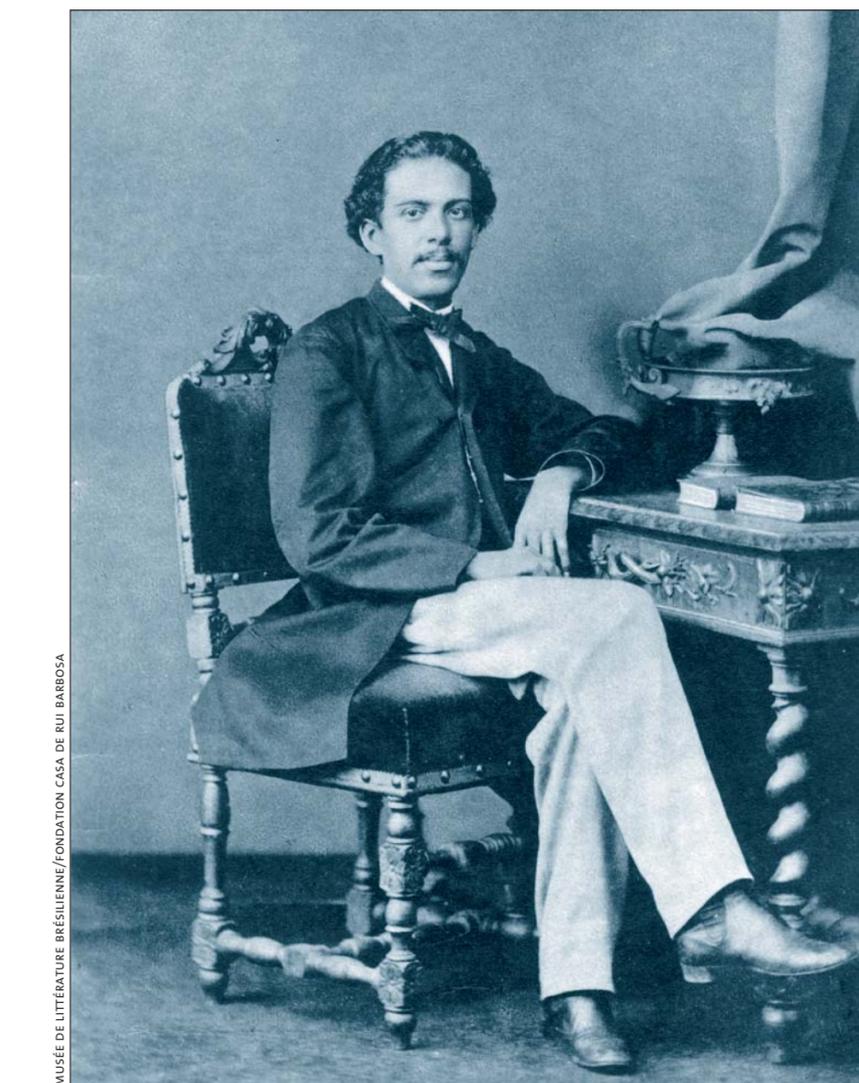
■ Patrick Kéchichian

Un âge d'or a-t-il existé pour le roman moderne ? Et si oui, quand et où le situer ? Il n'est pas douteux qu'une enquête sur ce thème aboutirait à une réponse presque unanime : quelque part entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, en différents lieux de la vieille Europe, avec des lignes de force passant par Paris, Londres, Vienne, Prague, Moscou ou Dublin. Le Sud, avec l'Espagne et encore davantage le Portugal, paraît déjà un peu à l'écart. Dans cette géographie faite d'échanges et d'autant de particularismes, dans un espace que la guerre allait bientôt bouleverser, le roman a rencontré la modernité et s'est régénéré à son contact. Mais on sent bien, en même temps qu'on la développe, que cette vue est trop étroite. Ne se passait-il rien au-delà du périmètre européen ?

On fait rarement figurer le nom du Brésilien Joaquim Maria Machado de Assis dans les grandes généalogies du roman. Ses origines semblent d'emblée le mettre hors jeu, le reléguer dans l'exotisme. Comment pourrait-il en être autrement pour un écrivain qui, de sa vie entière, ne quitta pratiquement jamais Rio de Janeiro ? C'est là qu'il naît en 1839, au moment où dom Pedro II devient le second (et dernier) empereur du Brésil ; c'est là qu'il meurt en 1908, célèbre, comblé d'honneurs, président-fondateur de l'Académie des lettres brésiliennes et auteur fécond – trente et un volumes d'œuvres complètes dans l'édition brésilienne. Entre ces deux dates, l'esclavage fut aboli, en 1888, et, en 1889, l'empire renversé et la République proclamée.

Rien n'avait pourtant souri à ce métis, ni la naissance ni la santé du corps – il est bègue, myope et sujet à des crises épileptiques. Fils d'un humble artisan mulâtre, descendant d'esclave, et d'une blanchisseuse açorienne, Machado de Assis est orphelin très tôt et doit exercer de son étonnant génie avec les *Mémoires posthumes de Bras Cubas*. Bras Cubas, patronyme de l'un des doubles que s'inventa l'écrivain, fait un bilan rétrospectif, à partir de sa mort, d'une existence pleine de déboires amoureux et sociaux, « composé parfait de banalité et de présomptueuse assurance ». A cette vie désespérément moyenne, seule la mélancolie apporte un « parfum enivrant et subtil ».

Viendront ensuite d'autres romans – *Quincas Borba*, nom partagé par un chien et par un philo-



MUSÉE DE LITTÉRATURE BRÉSILIENNE/FONDATION CASA DE RUI BARBOSA

Machado de Assis, dans sa jeunesse

sophe (1891), *Dom Casmuro*, considéré par certains comme le maître livre de Machado (1899), *Esau* et *Jacob* (1904) et *Mémorial d'Aires* (1908, traduit sous le titre *Ce que les hommes appellent Amour*). En français, sont aussi traduits deux recueils de nouvelles et de chroniques – *La Théorie du médaillon* et *La Montre en or* – et une nouvelle plus longue, *L'Aliéniste*, qui date de 1881. Ce dernier texte, ne mâchons pas nos mots, est un pur et inquiétant chef-d'œuvre sur la folie, l'aliénation collective et le pouvoir. Comme le note Pierre Brunel, spé-

cialiste des mythes littéraires, *L'Aliéniste* anticipe d'une manière stupéfiante (et drôle) toute la réflexion moderne, celle de Michel Foucault notamment, sur la maladie mentale et l'enfermement. Mais aucun didactisme, aucune volonté de théoriser quoi que ce soit ne viennent alourdir l'extraordinaire intelligence imaginative et l'humour froid de l'écrivain brésilien.

A quoi dès lors, ou à qui, raccrocher ce génie lointain qui n'entre dans aucun cadre rassurant – par exemple celui du métis qui a connu la pauvreté et a fait de son œuvre

un vecteur d'émancipation sociale ? Le propos de Machado, homme du centre et du doute absolu, positiviste et sceptique, éloigné de toute transcendance mais psychologique sans complaisance, est tout autre. C'est par les voies de l'analyse et de l'observation, de la fantaisie et de l'imagination, qu'il accède à son sujet. « L'absurdité du monde, l'écrasement de l'homme par des forces immenses et indifférentes, l'absence de tout finalisme dans l'univers lui paraissaient évidents », écrivait André Maurois en 1948, dans sa pré-

« L'Aliéniste », est un pur et inquiétant chef-d'œuvre sur la folie, l'aliénation collective et le pouvoir

face à la première traduction française des *Mémoires posthumes de Bras Cubas*.

Le pessimisme foncier de Machado, lecteur de Schopenhauer, n'est pas son dernier mot. Souvent, il adopte le point de vue de l'homme vieillissant qui se retourne sur son passé, sur toute la théorie de ses ratages. C'est toujours l'heure des bilans, des Mémoires, des testaments. Ainsi, dans *Dom Casmuro*, le narrateur, Monsieur du Bourru, entreprend d'écrire ses Mémoires et perçoit combien tout lui a échappé, jusqu'à la vérité de l'amour pour sa femme. Mais la gravité, sauf peut-être dans *Mémorial d'Aires*, son dernier livre, est comme mise à distance. Et toujours, la moquerie, l'absurdité, une douce mais envahissante folie, se liguent pour alléger l'amertume. Même si la leçon et la moralité de ces histoires restent résolument sombres, hors de toute idée de rédemption.

Jamais le romancier ne gonfle la voix ; jamais il n'étend son horizon à des dimensions explicitement universelles. Seul le singulier le requiert. S'il dépeint une société – celle de Rio surtout, cosmopolite et cultivée, de la fin du XIX^e siècle – c'est toujours à partir d'un angle particulier et inattendu. Aucun privilège n'est accordé au réalisme. La réalité, comme le souligne Quincas Borba, ressemble à une « couverture rapiécée » : pas moyen d'en saisir le dessin général. Et d'ailleurs, bien des éléments perturbateurs

viennent mettre la réalité en doute ou en crise. Ainsi, dans une nouvelle qui pastiche le célèbre récit de découverte portugais du XVI^e siècle de Fernao Mendes Pinto, *Pérégrination*, Machado peut-il tranquillement, et avec un parfait cynisme, soutenir le paradoxe suivant : « Si une chose peut exister dans l'opinion, sans exister dans la réalité, et exister en réalité sans exister dans l'opinion, il faut conclure que des deux existences parallèles la seule nécessaire est celle de l'opinion, et non celle de la réalité... » (dans *La Théorie du Médaillon et autres contes*).

Mais revenons à notre question initiale : d'où vient le génie de Machado de Assis ? dans quelle généalogie l'inscrire ? Il donne lui-même une réponse possible dans la brève préface de *Bras Cubas*. Il y parle d'une « œuvre diffuse » qui suit « la manière libre d'un Sterne ou d'un Xavier de Maistre [l'auteur de *Voyage autour de ma chambre*] ». On peut aussi ajouter le nom de Diderot et, plus près de nous, celui d'Italo Svevo. Cet héritage et cette postérité se devinent dans la merveilleuse liberté d'inspiration et de composition, l'esprit funambulesque et supérieurement ironique de Machado. Par exemple, lorsqu'il fait intervenir l'Auteur, tel un personnage oblique, dans le cours de la fiction, pour houspiller ses personnages, donner son avis sur tout...

Le doute n'est pas permis : Machado de Assis est l'un des très grands noms du roman, pas seulement brésilien mais universel.

Les éditions Métailié ont, à partir de 1983, publié les traductions françaises des principaux romans, ainsi que des chroniques et nouvelles de Machado de Assis. Depuis 1997, l'éditeur a repris ces ouvrages dans la collection de poche « Suites ».

Viennent de paraître : *L'Aliéniste*, traduit du portugais (Brésil) par Maryvonne Lapouge-Pettorelli, préface de Pierre Brunel, 100 p., 6,50 € (et en Folio-bilingue).

Esau et *Jacob*, traduit par Françoise Duprat, préface de Jean-Paul Bruyas, 332 p., 10 €. Dans la même collection, on trouvera les titres suivants : *Dom Casmuro* ; *La Montre en or* ; *Mémoires posthumes de Bras Cubas* ; *Ce que les hommes appellent Amour* ; *Le Philosophe ou le chien (Quincas Borbas)* ; *La Théorie du médaillon*.

APARTÉ

Trentaine rugissante

CLASSIQUEMENT, une « génération » surgit en fonction d'un événement brûlant (une guerre, une révolution...), dont l'intensité a marqué au fer rouge la conscience de toute une classe d'âge. Mais il est d'autres générations, qui naissent à partir de ce qu'elles ont manqué : ce qui les réunit n'est pas une expérience vécue en commun, mais le sentiment confus d'un vide reçu en partage.

Soit, par exemple, la cohorte des trentenaires contemporains, dont la voix commence à se faire entendre, et qui se définissent volontiers comme les enfants

de l'après-Mai, comme la génération post-68. Aussi Laurent Guimier et Nicolas Charbonneau proposent-ils de la nommer *Génération 69* (1).

Ceux qu'elle rassemble ont vu le jour au début des années 1970, et passent souvent pour de grands nigauds attardés, dont le narcissisme high-tech refléterait seulement la nullité protéiforme – intellectuelle et politique pour commencer. C'est du moins ce que suggère une rumeur insistante, nourrie par ceux des « soixante-huitards » qui ont décrié que l'universelle rébellion s'est interrompue en même temps que leur glorieuse jeunesse. Contre cette image caricaturale et paralysante, les auteurs de *Génération 69* piquent une brève colère, qui a le mérite de remettre quelques pendules à l'heure.

Des adolescents prolongés, les trentenaires d'aujourd'hui ? Peut-être. Mais si les « Tanguy » (ces éternels étudiants qui vivent encore chez papa-maman) sont effectivement emblématiques de l'époque, la plupart d'entre eux, rappellent Guimier et Charbonneau, sont bel et bien des

« malgré-nous » de la cohabitation familiale. Leur destin symbolise celui de toute une génération, qui est d'abord celle de la crise et du chômage, de déclassement et de la précarité généralisés : « Ça devient dur de terminer sa maîtrise quand seul le McDo vous tend les bras à la sortie de la fac », constatent-ils amèrement dans un chapitre intitulé « Tu seras CDD, mon fils »...

Des « jeunes gens dociles et apathiques, désengagés et sans idéaux » ? Là encore, les deux auteurs ont beau jeu d'épingler les « seniors éclatants » de la « génération CX », qui n'ont pas été pour rien dans le discrédit où sont tombées les formes traditionnelles de l'engagement, mais qui se paient maintenant le luxe de déplorer la « désaffection » des plus jeunes à l'égard de la politique. Les mêmes ne sont-ils pas allés jusqu'à imputer à leurs cadets la responsabilité du 21 avril 2002 (Le Pen au second tour de la présidentielle) ? A coup sûr, « les moralistes du 22 avril » auraient été mieux inspirés de s'interroger sur les causes de l'abstention chez les jeunes électeurs : « Là, il

aurait sans nul doute fallu refaire le chemin qui a mené les enfants du 10 mai 1981 au désastre du 21 avril », assurent les auteurs.

Tout au long des années 1980, les trentenaires sont nés à la politique alors que celle-ci tournait au show publicitaire (« Adieu les programmes, bonjour Séguéla ! »). Leur mérite n'en est que plus grand d'avoir investi la scène militante : ainsi la génération 69 s'est-elle largement constituée à l'hiver 1986, dans l'ardeur collective du mouvement étudiant contre la réforme universitaire du ministre Alain Devaquet. Comme des dizaines de milliers de jeunes (venus des facs comme des lycées), Laurent Guimier et Nicolas Charbonneau y étaient. Et ils n'ont pas pardonné aux aînés le « mépris » avec lequel ils accueillirent parfois leur élan et leurs espoirs d'alors, de Jean Baudrillard à Jean-Marie Domenach en passant par Louis Pauwels, lequel diagnostiqua un « sida mental » dans les colonnes du *Figaro Magazine*.

Rappelant l'actuel redéploiement des luttes (altermondialistes, notamment) et la vitalité des débats (dans les groupes fémi-

nistes et/ou homosexuels, par exemple), les auteurs rendent hommage au « pragmatisme discret » de leur génération, et à la façon dont ses mobilisations s'approprient les nouvelles technologies : « Les blogs, ce sont les murs de la Sorbonne étendus à l'infini »... Contre les « préjugés technophobes » des « baby-boomers », et plus généralement contre l'égoïsme crispé de leurs « soixante-huitards de parents », Guimier et Charbonneau se tournent en dernier ressort vers les papys et les mamies, qui ont connu, eux aussi, des temps difficiles, et semblent seuls capables de comprendre la « génération 69 », comme de satisfaire sa quête de transmission. Citant les mots de chère compréhension que Claude Sarraute adressait aux jeunes gens dans *Le Monde*, au milieu des années 1980, les deux auteurs concluent : « Nous, on ne veut pas la voir partir, cette mamie-là »...

Jean Birnbaum

(1) *Génération 69. Les trentenaires ne vous disent pas merci*, de Laurent Guimier et Nicolas Charbonneau, éd. Michalon, 176 p., 15 €.

Passion de géographe

Autant qu'un essai personnel sur sa discipline, Armand Frémont livre un plaidoyer sensible et didactique pour une science mal aimée. Rencontre

AIMEZ-VOUS LA GÉOGRAPHIE ?
d'Armand Frémont.
Flammarion, 368 p., 22 €.

Un des privilèges de la retraite d'Armand Frémont est sans doute de l'affranchir des déplacements incessants que sollicitent sa compétence universitaire, puis le service de l'Etat. Le géographe normand consacra l'essentiel de son œuvre à observer la région, moins territoire qu'« espace vécu », et ce dès les années 1960, en un temps où cette échelle n'intéressait guère, pas même ses confrères qui méconnaissaient souvent ce maillon clé entre le local et le national. Sur quatre décennies, Frémont mena en fait trois vies, qui se chevauchèrent, s'entrecroisèrent même sans qu'il s'en émeuve.

Géographe de métier, il se consacra tant à l'enseignement qu'à la recherche ; engagé dans une carrière administrative qui le mena aux confins du politique – recteur d'académie, il fut un temps président du conseil scientifique de la délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (Datar) –, il eut à agir dans des temps où l'alternance politique commandait un esprit de tolérance qui lui garantit une remarquable longévité ; enfin, son goût pour l'écriture, affirmé depuis l'adolescence, le condamnait à privilégier une pédagogie toute de clarté qui fit le prix de ses nombreuses publications, tant techniques que « grand public », puisque ce pourfendeur de jargon sut servir une science mal aimée avec une limpidité propre à vaincre les réticences.

Aujourd'hui, à 72 ans, Armand Frémont ne désarme pas et poursuit son combat pour cette discipline dont la modernité lui semble une évidence, lui qui mesura dès sa jeunesse, au Havre, dès la Libération, la force de son mouvement. La ville se relevait de ses ruines, le port se développait au rythme de sa renaissance industrielle. « Pour gagner le lycée de chez mes grands-parents – notre maison avait sombré aux derniers temps de la guerre – je traversais un champ de ruines, enneigé dès l'hiver, se souvient-il. Au printemps, il n'en restait rien. Et bien plus tard, lorsque j'ai eu à exercer des fonctions administrato-politiques, je me suis demandé : "Comment ont-ils fait, dans un si bref délai ?" »

Ce moment d'histoire, il l'a évoqué dans un essai auquel il tient beaucoup, *Mémoire d'un port : Le Havre* (Arléa, 1997). Mais il rechigne à se prendre pour objet d'étude, pour être d'abord un regard.

S'il a beaucoup sillonné le monde, depuis ses premières enquêtes de terrain sur l'élevage normand, objet de sa thèse, parcourant les campagnes à bicyclette, avant de sauter d'un continent à l'autre, à l'heure où les outils de l'internaute mondialisent un métier dont la science de l'observation, invariant capital, reste la vertu cardinale, son poste d'observation n'a guère changé. C'est ici, dans sa belle maison de maître datant du Second Empire, en bordure du Bassin parisien – « une campagne vivante ! » – que Frémont écrit. Dans cet ancien pays de ferronniers, partagé entre de

verdoyants bocages et une grande plaine qui dégage l'horizon, s'ancre le regard généreux d'un géographe enté sur la terre de ses origines. C'est ici, en particulier, qu'il a composé *Aimez-vous la géographie ?*, un plaidoyer didactique et sensible qui tend à réhabiliter une discipline tenue pour « ennuyeuse, platement énumérative », alors qu'elle est cette promesse d'aventure et de découverte, dont la carte dit l'inépuisable trésor.

Parce que son père, marin, puis barman sur les paquebots, fut « un authentique homme d'aventures », Armand Frémont ne se méprend pas sur son propre parcours. « Petit Havrais à peine sorti de chez lui » – hypokhagne et khagne au lycée Malherbe de Caen (« une ville encore détruite ! »), avant l'École normale supérieure de Saint-Cloud –, il ne dut qu'à son séjour en Algérie, puis qu'il appartient à la « génération des djebels », de connaître, sous-lieutenant, « une aventure brève et intense » qu'il tient pour « un éblouissement », l'Algérois, l'Oranais et la Petite Kabylie offrant au jeune homme « une séduction humaine et physique » en marge d'autres prises de conscience, essentielles, sur le tiers-monde et la pauvreté, la colonisation ou le monde méditerranéen. C'est le seul épisode sur lequel il s'est exprimé en témoin (*Algérie - El Djazaïr : les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*, La Découverte, 1982), même si, avec plus de pudeur, il est « bien dans ses livres », géographe normand assumé, de la thèse de 1968 à *La Normandie* (Flammarion, 1985), en pas-



Armand Frémont chez lui à Francheville. Photo : Eric Larrayadiou pour « Le Monde »

sant par *Atlas et géographie de Normandie* (1977) ou *Paysans de Normandie* (1981). « Je ne me dérobe pas », précise-t-il. Et c'est vrai que, si son changement de focale, comme l'expérience du service de l'Etat (« une école de tolérance », souligne-t-il), l'a conduit à camper *La Région, espace vécu* (1999) avant d'oser un *Portrait de la France* (2001), il livre sa lecture la plus sensible dans sa première œuvre littéraire, les délicates nouvelles d'un savoureux recueil, *Les Baskets de Charlotte Corday* (2003), approche d'une microgéographie comme une comédie humaine où le paysage est un personnage à part entière.

Au fil de la lecture de la synthèse militante qu'il propose aujourd'hui, Frémont est là toujours,

mais moins présent par l'anecdote ou la remarque personnelle que par son plan, si sage en apparence (« faire de la géographie », « l'espace vécu », « les champs de la géographie », « la géographie sociale », « les territoires, le géographe et le citoyen ») mais moins consensuel qu'il n'y paraît.

Qu'il envisage les différents types de ségrégation, évoque une guerre désormais « mondialisée » et non plus mondiale, qu'il mette à jour les cotes du panthéon national de sa science (Vidal de La Blache ou Reclus pour les pionniers de l'ère moderne, Lacoste, Brunet aujourd'hui), qu'il célèbre Gracq et plus encore Flaubert comme géographes d'exception, Frémont s'engage. A sa façon, simple et accessible, il défend une discipline négligée

dont l'image rayonne en fait en province, où les spécialistes voient leur compétence reconnue, célébrée même, puisqu'ils y sont sollicités en experts, acteurs d'une gestion contemporaine dont la trace est malheureusement anonyme souvent, peu lisible en tout cas, le géographe servant sans se soucier de poser pour la postérité, quand l'historien ose les postures héroïques.

Reste la tentation de la littérature. Qu'il évoque les préfaces qu'il a données pour des catalogues sur les peintres normands ou des écrivains du lieu, et l'on sent Frémont impatient de boucler sa propre aventure : celle d'un audacieux géographe qui n'a négligé aucune voie pour éprouver sa volonté d'action.

Philippe-Jean Catinchi

Ce qui fait tenir le « poilu »

L'historien François Cochet étudie les attitudes des soldats de 14-18

SURVIVRE AU FRONT 1914-1918
Les Poilus entre contrainte et consentement
de François Cochet.
Ed. 14-18, 268 p., 25 €.

La bravoure et l'héroïsme. C'est du bidon, c'est des grands mots », clame un poème qui circule au front, rappelant ainsi à quel point les beaux discours patriotiques de l'arrière en 14-18 exaspéraient les combattants. Pour autant, François Cochet, professeur à l'université de Metz et spécialiste des guerres du XX^e siècle, entend répondre avec mesure à la question « Pourquoi ont-ils tenu si longtemps ? ».

Le patriotisme a certes joué son rôle, au départ surtout, mais ses effets sont vite entamés par les débuts du conflit, bien loin de la guerre imaginée : « Le [consentement] s'effrite avec les conditions horribles des premiers combats. » Il faut dès lors nouer un ensemble de facteurs pour comprendre ce qui fait tenir les « poilus » : du sens du devoir à la

contrainte exercée par les autorités au moyen de procédés variés, en passant par des liens concrets, ceux entretenus avec les camarades ou avec les officiers les plus proches. On se bat aussi dans l'espoir de rentrer chez soi le plus vite possible.

Il convient encore d'inscrire la question dans une chronologie plus ample que celle de la guerre elle-même. Le volume s'ouvre ainsi par deux chapitres qui interrogent les formes d'autorité et la violence de la société française de la fin du XIX^e siècle.

L'historien y présente les pratiques d'obéissance antérieures au conflit comme les enracinements locaux et régionaux que la guerre n'efface pas. Il analyse l'intériorisation de « multiples contraintes », qui explique les attitudes des soldats en 1914.

Après la dureté des premiers chocs, les pressions disciplinaires prennent de l'importance, et le commandement use des attaques locales, « si meurtrières et inutiles », comme d'un outil de gestion du moral. A l'aide des écrits des com-

battants, Cochet dépeint les « sociétés du front » sous tous leurs aspects, en prenant soin de bien différencier les époques, les lieux et les conditions, distinguant, en fonction de la proximité du feu, le front, le « front arrière » (celui de la logistique et de l'artillerie) et l'« arrière-front » (où se trouvent les états-majors divisionnaires et bien des troupes non combattantes). Il souligne avec justesse l'importance de la relation entre les soldats et les officiers qui les commandent directement et la « professionnalisation » rapide des « poilus ».

L'auteur n'est cependant pas convaincu que la Première Guerre mondiale soit une rupture si générale qu'on le lit, voire une « matrice ». Il entend en effet revaloriser les continuités tant dans le domaine économique que dans celui des comportements. Ici comme ailleurs, François Cochet montre qu'un livre de synthèse, écrit dans un style clair et richement documenté, peut aussi défendre des points de vue.

Nicolas Offenstadt

La dignité de l'informateur

François Simon rappelle la leçon du fondateur du « Monde »

JOURNALISTE
Dans les pas
d'Hubert Beuve-Méry
de François Simon.
Ed. Arléa, 158 p., 15 €.

Quinze ans bientôt après sa mort, Hubert Beuve-Méry n'est-il plus qu'un personnage d'un autre âge, d'une autre société, d'une autre presse ? A travers les transformations techniques, les contorsions de la morale politique et privée, les tempêtes économiques et financières, sa conception, austère – janséniste, dirent certains –, rigoureuse en tout cas, du difficile métier de journaliste reste-t-elle exemplaire ?

François Simon en est persuadé. Ancien président de la Société des rédacteurs du *Monde*, après la retraite du « patron », il lutta, lors d'une des tempêtes qui ont marqué la vie du journal, pour garder à flot un navire menacé. Et il a prêché pendant dix ans, aux étudiants du Centre de formation des journalistes, l'évangile beuve-mérien. Il dépeint « un pessimiste sans illusion

qui croit qu'il est du devoir de l'homme de changer la société ». Et en premier lieu de transformer une presse dont il avait pu observer avant-guerre les turpitudes en réalisant un journal sans concession. Il y réussit, comme il disait avec une orgueilleuse modestie, « dans la mesure du possible ».

Et d'abord en persuadant le journaliste qu'il est responsable de ce qu'il écrit et ne peut déléguer cette responsabilité à personne d'autre. Et sans craindre d'être lui-même. L'objectivité ? Elle est « presque toujours irréalisable ». « Le journaliste à l'état pur est « une entité abstraite qui n'existe pas, ce qui existe ce sont des journalistes différents selon le sexe, l'âge, le niveau d'instruction ». Mieux vaut parler d'honnêteté intellectuelle et morale, « qui fonde la dignité de l'informateur ».

Il existe en France plus d'attachés de presse que de journalistes. La communication a ses directeurs. Elle est l'antinomie de l'information ; elle étouffe les rédacteurs sous une production pléthorique, des tentatives de séduction répé-

tées. Au risque, qui n'est pas d'hier, de la connivence avec ses informateurs. Avec ses lecteurs aussi : résister à leur attente réelle ou supposée exige un courage dont HBM donna l'exemple. La défiance du fondateur du *Monde* à l'égard de l'argent fait partie de sa légende. Une défiance sans naïveté. On ne fait pas un journal sans argent. L'idéal est d'être totalement indépendant sans pour autant « cracher dans les plats ». L'exercice n'est pas facile.

D'aucuns, en 1968, annonçaient et souhaitaient la mort du journaliste-médiateur au profit d'une information sans limites, brute de décoffrage et au choix de chacun. Internet, désormais, offre à qui le veut un auditoire illimité, dépourvu des moyens de contrôler la véracité des informations, d'une grille de déchiffrement et de références morales. Le journaliste survivra s'il est en mesure de les offrir et d'exercer cette « sorte de magistrature privée » qu'évoquait Hubert Beuve-Méry. Les temps changent. Reste la statue du commandeur.

Jean Planchais

ZOOM



■ **HENRI MICHAUX. La Poésie comme destin**, de Robert Bréchon

« Pourquoi écrire un nouveau Michaux ? », s'interroge Robert Bréchon, en rappelant la biographie récemment publiée par Jean-Pierre Martin (Gallimard, 2003), appelée à faire autorité pour longtemps. Mais il se trouve que Bréchon fut un proche d'Henri Michaux, à partir du milieu des années 1950. Il publia sur lui un essai et a de son œuvre une vision de proximité et de sympathie qui fait le prix de cet ouvrage, où il livre, en même

temps que ses analyses de l'œuvre, ses propres souvenirs. Il choisit ici d'isoler la « voie royale de cette actualisation abstraite de soi » que constituait, pour Michaux, la poésie, en tenant à l'écart l'œuvre picturale qu'il avoue « mal comprendre ».

Dans le même temps, et chez le même éditeur, Robert Bréchon publie un recueil de poèmes dans lequel l'influence de Michaux (et de Pessoa, dont il est également un spécialiste) est sensible, *Echos, reflets, mirages*.

Ed. Aden (52, rue d'Emerainville, 77183 Croissy-Beaubourg), respectivement 332 p., 25 €, et 234 p., 20 €.

Robert Bréchon dirige chez cet éditeur une collection de monographies sur des poètes français et étrangers, contemporains ou non, « Le cercle des poètes disparus ». Un Pessoa (par Robert Bréchon), un Mandelstam (Jean-Luc Despax) et un Yeats (Jacqueline Genet) ont déjà été publiés. Et le programme à venir est impressionnant.

En Pologne, du reportage comme genre littéraire

LA VIE EST UN REPORTAGE
Anthologie du reportage littéraire polonais.
Sous la direction de Margot Carlier.
Noir sur blanc, 270 p., 20 €.

KALÉIDOSCOPE FRANCO-POLONAIS
sous la direction de Bronislaw Geremek et Marcin Frybes.
Noir sur blanc/Institut Adam Mickiewicz, 290 p., 25 €.

Puisque le plombier a déjà fait suffisamment parler de lui il serait temps de s'intéresser à une autre spécificité polonaise, le reporter littéraire. « Je ne sais pas vraiment où se termine le journalisme et où commence la littérature », écrit Hanna Krall. Plus exactement où se termine le reportage. Car je suis reporter. Le reportage est pour

moi un moyen de décrire le monde. » Quelles qu'en soient les raisons – nécessité de déjouer la censure communiste, existence d'une tradition polonaise ? –, il existe bel et bien en Pologne un courant qui semble avoir réalisé l'idéal que Jean-Paul Sartre appelait de ses vœux : faire du reportage un genre littéraire à part entière.

L'anthologie qu'en offre Margot Carlier est remarquable et totalement convaincante. A côté des grands anciens comme Marian Brandys (1912-1998), Hanna Krall, née en 1937, et surtout Ryszard Kapuscinski, né en 1932, elle présente les jeunes écrivains qui gravitent autour de *Gazeta Wyborcza*, le premier quotidien indépendant à paraître dans un pays d'Europe de l'Est en 1989. Qu'est-ce qui rend passionnants tous ces reportages pourtant très différents les uns des

autres ? C'est parfois un angle inattendu comme dans « Des messieurs charmants » de Beata Pawlak, où l'auteur, morte en 2002 dans l'attentat de Bali, raconte comment la Pologne a longtemps servi de base arrière à certains réseaux terroristes, en particulier le GIA.

D'autres fois c'est le sujet qui est en soi si romanesque que le reportage prend l'allure d'une fiction. C'est le cas de « L'Absence », de Wojciech Tochman, histoire de deux frères jumeaux abandonnés à la naissance, élevés séparément dans la conviction qu'ils sont fils uniques et dont les retrouvailles à l'âge adulte vont bouleverser l'existence.

Il arrive aussi que le sujet soit si tenu qu'il ne paraît même pas mériter qu'on s'y arrête. Marius Szczygiel, dans « Reality », parvient

pourtant à rendre pathétique l'histoire de cette femme qui nota scrupuleusement les moindres faits et gestes de sa vie entière, ce qu'elle mangeait, ce qu'elle apercevait par la fenêtre, en omettant soigneusement tous les événements de quelque portée historique. A quoi bon ? Ses héritiers, déconcertés par tant de bizarrerie, ne voient qu'un usage possible de ces carnets : une inscription au *Livre des records*. Que peut l'écriture face à la réalité ? C'est bien la question qui court en filigrane dans tous ces textes et qui les rend exemplaires.

Pour compléter ce voyage en Pologne on peut utilement se reporter au *Kaléidoscope franco-polonais*, un ouvrage richement illustré qui évoque l'importance et l'ancienneté des liens qui unissent la Pologne et la France.

Gérard Meudal

SÉRIES D'ÉTÉ

UN LIVRE, UN FILM Chaque semaine, « Le Monde des livres » raconte l'histoire d'un ouvrage adapté au cinéma. Notre dernier rendez-vous

« CASANOVA, UN ADOLESCENT À VENISE »

L'avènement au monde du plus fameux des libertins

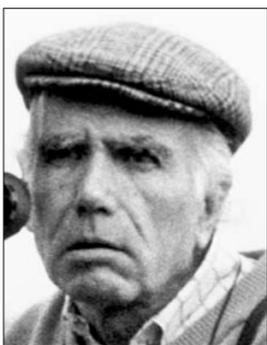
Luigi Comencini s'est toujours intéressé à la douleur muette de l'enfance mal-aimée. En 1969, il entreprend de raconter comment un enfant muet, « hébété », s'est transformé en légendaire amoureux. Une magnifique adaptation du premier volume de « L'histoire de ma vie » de Casanova

En 1733, Giacomo Casanova est âgé de 8 ans. C'est un enfant malingre, renfermé, qui saigne du nez à tout bout de champ. Bien malin qui devine en lui la gloire à venir : « *Ma maladie me rendait morne, et point du tout amusant.* » Plus tard, viendront les aventures flamboyantes, l'évasion des Plombs de Venise, la tournée des grandes capitales européennes, les rencontres romanesques avec Voltaire ou la grande Catherine. Plus tard aussi, les exquises maîtresses – aristocrates travesties, jeunes filles de bonne famille, nonnes délurées, sœurs qui s'abandonnent dans le même lit.

Mais avant la volupté rieuse et son cortège de réjouissantes transgressions, le libertin avait connu la solitude, la mélancolie d'une enfance mal-aimée. La souffrance se laisse comprendre à demi-mot : jamais le mémorialiste ne se plaint ; il ne goûte guère les jérémiades. Comme celles qu'il consacre par la suite au libertinage, les pages sur ses jeunes années sont souvent d'une grande sécheresse. Voyez cette phrase glaçante, qui éclaire la soif d'expériences de l'âge adulte : « *On croyait mon existence passagère. Mon père et ma mère ne me par-*



Giacomo Casanova (1725-1798)



Luigi Comencini

EXTRAIT

« Au commencement d'août de l'année 1733, l'organe de ma mémoire se développa. J'avais donc huit ans et quatre mois. Je ne me souviens de rien qui puisse m'être arrivé avant cette époque. Voici le fait.

J'étais debout au coin d'une chambre, courbé vers le mur, soutenant ma tête, et tenant les yeux fixés sur le sang qui ruisselait par terre sortant copieusement de mon nez. Marzia ma grand-mère, dont j'étais le bien-aimé, vint à moi, me lava le visage avec de l'eau fraîche, et à l'insu de toute la maison me fit monter avec elle dans une gondole, et me mena à Muran. C'est une île très peuplée distante de Venise d'une demi-heure.

Descendant de gondole, nous entrons dans un taudis, où nous trouvons une vieille femme assise sur

le joli cœur de l'époque, le Britannique Leonard Whiting (tout juste révélé dans *Roméo et Juliette*, de Franco Zeffirelli, en 1968), va, comme tous les Vénitiens, admirer la bête. Une belle visiteuse, courtisane célèbre, s'extasie à tue-tête sur la jolie tournure de la créature, sans que l'on sache trop à qui elle s'adresse, du mastodonte ou de Casanova. Prenons un autre tableau : *Le Parloir du couvent San Zaccaria* (1750), signé Francesco Guardi. Comencini y a situé une scène du film, et repris les détails de la toile, les mille et une activités qui occupent le lieu : entre un petit singe apprivoisé et des enfants qui jouent, on donne un spectacle de guignol ; les fines mains des novices saisissent prestement les billets doux des gentils-hommes, les intrigues vont bon train.

Casanova, un adolescent à Venise est fait de la même pâte que ces tableaux : ses coloris bleutés appartiennent à Guardi ; le teint rose du jeune Casanova, la taille ronde d'une demoiselle, plutôt à Longhi. Les œuvres partagent, au fond, cette grâce élégante et subtile qui est le fort des petits maîtres. En soignant l'anecdote, la saynète, Comencini redonne vie à un monde disparu. Il épouse aus-

Le film est en cela absolument fidèle au premier volume de *L'histoire de ma vie* : l'objet en est l'éveil d'une intelligence, seule qualité qui permette de quitter la position de spectateur pour celle, infiniment plus enviable, d'acteur. Il y a, dans l'enfance, l'épisode de Bettine. La jeune sœur du prêtre qui éduque Casanova est « *jolie, gaie, et grande liseuse de romans* ». Un jour, en faisant la toilette du jeune garçon, elle pousse « *trop loin son zèle pour la propreté* », et lui ouvre ainsi les portes du plaisir. Voici Casanova amoureux, et aussitôt « *trompé, humilié, maltraité* » : Bettine reçoit la nuit un autre pensionnaire plus âgé, Candiani. Un jour où elle manque d'être prise sur le fait, Bettine a l'idée ingénieuse de feindre une crise d'hystérie. Son frère la croit possédée par le démon ; il faut l'exorciser.

Comencini fait de ce beau passage du texte un moment essentiel, celui de la naissance de Casanova. Pour la première fois, son personnage s'anime ; il surmonte ses souffrances grâce à sa perspicacité. Alors que tous se laissent prendre au petit jeu de la jeune fille, Casanova voit la supercherie. Voilà donc son secret, ce qui fera de lui un séducteur plus heu-



Claudio De Kunert interprète Giacomo Casanova enfant.

Photo de droite : L'actrice Senta Berger, dans le rôle de Giulietta Cavamachia

laient jamais. » Plus tard, sa mère le laisse en pension à Padoue (après la mort du père ; il a dix ans), « *ce fut ainsi qu'on se débar-rassa de moi* ». Il reste seul, parmi des inconnus : « *Je ne me trouvais ni heureux ni malheureux ; je ne disais rien, je n'avais ni crainte, ni espoir, ni aucune espèce de curiosité ; je n'étais ni gai ni triste.* »

Cet enfant mort au monde, sans émotions ni expressions, est le véritable héros de *Casanova, un adolescent à Venise* (1969), de Luigi Comencini. Les familiers de l'œuvre délicate et tourmentée du cinéaste italien le savent : tous les films de Comencini, des *Aventures de Pinocchio* (1972) à *Eugenio* (1980), de *Cuore* (1984) à *Marcellino* (1992), sont travaillés par une grande douleur muette, celle de l'enfance mal-aimée.

Sur les blessures de ses jeunes héros, Comencini pose un regard clair et droit, celui – explique-t-il dans ses Mémoires – « *d'un explorateur honnête* » qui a trois principes : « *Ne jamais s'étonner de rien, regarder la réalité simplement, avec curiosité, et noter clairement tout ce qu'on voit.* » Le premier court-métrage de Comencini, le documentaire *Bambini in città* (1946), se penche sur le sort des petits Milanais frappés de plein fouet par la misère de l'après-guerre. En 1966, il signe son premier chef-d'œuvre sur le sujet,

L'Incompris : Andrea (Stefano Colagrande) vient de perdre sa mère ; il ne pleure ni ne tempête ; son père le croit indifférent. Claudio De Kunert, l'interprète du jeune Casanova, offre, de même, un visage impassible. Mais si le petit incompris se cachait pour souffrir, le Casanova du film ne montre jamais la moindre émotion, comme s'il était, en quelque sorte, déjà mort. « *J'ai pleuré de chagrin pour la première fois, et de colère, entendant mes camarades qui me bafouaient* », écrit Casanova à propos du jour où, à Padoue, il subit les moqueries de ses condisciples (à cause de ses piqûres de punaise et de son linge souillé). Dans le film, les moqueries sont bien là, mais pas la moindre larme. Plus qu'un personnage, le petit Casanova de Comencini n'est qu'un regard avide, dévorant : un spectateur.

Il faut dire que le spectacle alentour ne manque pas d'attraits. C'est la Venise du XVIII^e siècle dans toute sa splendeur un brin fanée, avec débauche et sursauts de piété, parties de cartes et jeux de masques. Une Venise saisie « *à la veille de la décadence, (...) très différente de l'image édulcorée et conventionnelle* », explique le cinéaste italien en 1975 dans un entretien au *Magazine littéraire*. Pour la représenter, la peinture généreusement dans la puise de l'époque.

Pas de décors grandioses à la Canaletto : il n'a que faire de ces toiles qui donnent « *cette impression d'avoir été construites à l'aide*



un grabat, tenant entre ses bras un chat noir, et en ayant cinq ou six autres derrière elle. C'était une sorcière. Les deux vieilles femmes tinrent entre elles un long discours dont j'ai dû être le sujet. A la fin de leur dialogue en langue fourlana la sorcière, après avoir reçu de ma grand-mère un ducat d'argent, ouvrit une caisse, me prit entre ses bras, m'y mit dedans et m'y enferma, me disant de ne pas avoir peur. C'était le moyen de me la faire avoir, si j'avais eu un peu d'esprit ; mais j'étais hébété ».

Histoire de ma vie (1821 pour la première édition ; écrit entre 1789 et 1798, date de la mort de l'auteur), volume I, chapitre 1, p. 16-17, Robert Laffont, « Bouquins ».

d'une règle », leur préfère les peintres chez qui « *les lignes se dissolvent, l'atmosphère devient plus importante que l'intérêt documentaire, l'exactitude dans le détail disparaît au profit d'espaces colorés* » (*Les Dessous des chefs-d'œuvre*, Rose-Marie et Rainer Hagen, Taschen, 2003). « *J'ai voulu peindre ici la vie quotidienne d'un jeune Vénitien nommé Casanova* », explique Comencini pour présenter son film, joliment intitulé en italien : « *Enfance, vocation et premières expériences de Giacomo Casanova, vénitien* ».

Cette vie quotidienne, il la trouve, palpable, délicate de teintes et verte d'esprit, dans les toiles de Pietro Longhi et de Francesco Guardi. Un tour à la Ca' Rezzonico, le musée du XVIII^e vénitien, a tôt fait de replonger le cinéaste dans l'univers du film. Voici, par exemple, un petit tableau du cercle de Longhi, qui date des années 1760-1770 : on y voit, sous un chapiteau, le « *monstre* » – un rhinocéros –, entouré de Vénitiens venus l'observer. Dans le film, Casanova, devenu un fringant prédicateur et interprété par



si l'esprit de Casanova écrivain, qui ne goûte rien tant que la digression. « *Ce que j'ai voulu dans ce film*, explique encore Comencini, *c'est souligner les conditions de vie, les coutumes, les mœurs, les rapports sociaux dans la Venise du XVIII^e siècle. Nous sommes des post-romantiques et nous voyons l'histoire à travers un brouillard qui nous masque la réalité d'autrefois.* »

Le cinéaste dissipe, dans un même élan, le brouillard qui entoure la figure de Casanova, personnage trop rarement considéré pour ce qu'il est : un héros joyeux et sensuel, ni génie mortifère comme l'autre enfant de son siècle, le marquis de Sade, ni « *grand seigneur méchant homme* » comme le mythe qui le précède, Don Juan. Extrêmement fidèles au texte, Comencini et sa scénariste, Suso Cecchi d'Amico (collaboratrice fidèle de Luchino Visconti) font aussi saisir la grandeur de Casanova styliste. On entend la saveur admirable de la langue, son ironie discrète.

Le film accompagne ainsi le passage des terreurs de l'enfance (la sorcière, le charlatan qui provoque la mort du père, la mère indifférente) à l'épanouissement de l'âge adulte. Comment l'enfant muet, « *hébété* », devient-il le libertin rayonnant de la légende, heureux en amour aussi bien qu'au jeu ? *Casanova, un adolescent à Venise* raconte précisément, et admirablement, l'avènement au monde de cet enfant d'abord gelé par l'indifférence.

reux que d'autres : cette faculté d'analyse, cette propension à échapper au tourbillon des sentiments par la seule force de la raison.

« *Les metteurs en scène qui se sont projetés sur lui l'ont présenté comme un pantin, une mécanique amoureuse, une marionnette plus ou moins sênile ou ridicule* », écrit Philippe Sollers dans son *Casanova l'admirable* (Plon, 1998). En fait de « *metteurs en scène* », Sollers vise ici un seul cinéaste, Fede-

Plus qu'un personnage, il n'est qu'un regard avide, dévorant

rico Fellini, qui a toujours proclamé sa haine du personnage, tonnant contre « *l'océan de papier illimité* » du texte, et le « *zombie* » qui en est le héros. *Le Casanova de Fellini* (1976) réinvente génialement son protagoniste en pantin monstrueux. Les mille péripéties de sa vie y deviennent une répétition « *hypnotique et glaçante* ». A l'opposé du « *film abstrait et informel* » de Fellini, de ce « *vertige du vide* » (*Faire un film*, Point Virgule, 1996), il y a le *Casanova* de Comencini, concret, charnel, vivant. Un film à l'image du personnage que révèle *L'histoire de ma vie* et donc, par-dessus tout, suprêmement intelligent.

Florence Colombani

SOUVENIR Un écrivain revient sur un événement ou un phénomène qui l'a marqué. Septième et ultime récit : Camille Laurens se souvient de mai 1968

« J'ai fait ma révolution de mots »



Je me souviens de mai 1968. J'avais 10 ans. La rencontre de l'enfance et de l'histoire est à la fois déformante

et formatrice, elle produit d'étranges souvenirs, aussi naïfs qu'aigus : je n'ai pas compris grand-chose, en mai 1968, mais j'ai beaucoup appris. Moi, ce printemps-là, *mutatis mutandis*, c'est un peu Fabrice à Waterloo. Encore Fabrice était-il acteur, sur le champ de bataille, tandis que je n'ai été qu'une spectatrice infime – ou plutôt une lectrice : car j'ai déchiffré les événements plus que je ne les ai vus. Mai 1968 n'est pas un spectacle à mes yeux, c'est un texte – un texte annoné, certes, mais fondateur, comme d'autres découvraient Marx ou Mao. C'est un souvenir de lecture que je vous raconte.

Je me rappelle que l'école a fermé plusieurs semaines. Premier souvenir, lié à une immense anxiété : est-ce qu'elle rouvrirait à temps pour que je puisse récupérer mon cadeau de Fête des mères ? Quand j'ai compris qu'il n'en serait rien, j'ai eu très peur : que devenait un monde où les enfants n'allaient plus à l'école et où on se fichait de l'amour et des colliers de nouilles ? Qui me privait du présent que j'avais fabriqué, sous prétexte d'inventer l'avenir ?

Or, justement, l'avenir se présentait mal : « On ne sait pas de quoi demain sera fait », répétait mon arrière-grand-mère en stockant des conserves – on aurait dit que la guerre allait recommencer. Il me semble aussi qu'il n'y avait plus d'essence dans les stations-service, ou est-ce que je confonds ? En tout cas, on ne sortait plus le dimanche. Mais rien ne filtrait dans les conversations du dedans, le monde ne donnait jamais lieu à aucun commentaire, chez moi on ne faisait pas de politique, à part celle de l'autruche. Mes parents ne se parlaient d'ailleurs plus depuis plu-

sieurs années, nous n'avions pas la télévision, et mon père ne branchait la radio que pour « Le jeu des 1 000 francs ». Tout ce que j'ai appris en mai 1968, je l'ai donc arraché à l'obscurité silencieuse, au néant familial. J'ai guetté tous les signes, et il n'en manquait pas, dehors. « Libérez la parole », disaient-ils, dehors. Ça ne tombait pas dans l'oreille d'une sourde – chers amis, bonjour !

Je me souviens d'une manifestation contre de Gaulle : « Dix ans, ça suffit ! », scandait le défilé. Peut-être ce slogan s'est-il gravé en moi parce que c'était mon âge, 10 ans.

CAMILLE LAURENS

Née en novembre 1957 à Dijon, Camille Laurens est agrégée de lettres. Elle publie son premier roman, *Index*, en 1991 chez POL, qui sera l'éditeur de tous ses livres, ou presque. Dans la même veine, joueuse et alphabétique qu'*Index*, viendront ensuite *Roman* (1992), *Les Travaux d'Hercule* (1994) et *L'Avenir* (1998). Un court et poignant récit sur la mort de son enfant à sa naissance, *Philippe* (1995), marque une certaine rupture.

« Les mots ont été mes seules amours, quelques-uns. » Avec les deux derniers mots de cette citation de Beckett, elle fait le titre d'un recueil de textes sur la langue et les mots en 1999. L'année suivante, avec *Dans ces bras-là* (prix Femina), elle entre plus résolument dans ce que l'on nomme l'autofiction. Elle écrit : « Non, les mots ne sont pas mes seules amours. Les hommes aussi, les enfants. Quelques-uns. » En 2003, *L'Amour*, roman est comme le prolongement, ou le renversement du précédent livre.

Mais, jusque-là, rien d'anormal : mon père ne faisait-il pas le pitre depuis des années en mimant « le grand qu'on voit de loin », levant les bras avec d'amples mouvements de tire-bouchon : Français, Françaises, je vous ai mis dans la merde jusqu'au cou, mais moi qui suis plus grand que vous, je n'en ai que jusqu'aux genoux. Et maintenant, démerdez-vous ! Alors pourquoi n'avait-il pas l'air content qu'on veuille enfin s'en débarrasser ? Pourquoi au contraire a-t-il paru rassuré, quelques jours plus tard, en regardant passer rue de la Liberté l'énorme manifestation pour de Gaulle cette fois, une foule de gens brandissant des pancartes : je me souviens notamment de « *Machin à la santé* » (j'ai oublié le nom, mais pas la formule) et d'avoir demandé, perplexe, pourquoi on criait à la santé de quelqu'un que visiblement on n'aimait pas.

Je me souviens d'avoir été bouleversée d'apprendre que je vivais dans un pays où la Santé était le nom d'une prison, et Massu celui d'un général. Le mystère et l'ironie du monde commençaient à circuler dans la langue, il me semblait que c'était par là qu'on pourrait un jour changer la vie, que quelque chose se jouait là, que c'était un jeu – un jeu dangereux peut-être, mais drôle aussi, et plein d'avenir. J'ai fait ma révolution de mots, en mai 1968. Et je n'ai pas été la dernière, quelques années plus tard, après que le joli mai avait fait passer dans les bahuts un vent de fronde, à tracer avec jubilation au feutre noir sur une banderole étalée dans la cour du collège, pour étreindre mon gai savoir : « *Haby au vestiaire* ».

Je me souviens de « CRS, SS ». Je me souviens d'images glanées à la télévision : les manifestants étaient jeunes derrière les barricades, certains portaient des foulards sur le visage comme dans les westerns, ils couraient ou lançaient des pavés. Il y avait Daniel Cohn-Bendit, dont le nom s'écrivait presque comme « bandit ». Il y avait des voitures qui brûlaient, des vitrines qui



Deux des affiches créées à l'atelier populaire des Beaux-Arts

volaient en éclats, j'avais peur pour celle de mon père mais je voyais bien qu'ils s'amusaient, et j'étais confusément de leur côté, malgré ma frayeur, comme on est pour les voleurs dans les films policiers. Et à demain, si vous le voulez bien !

Je me souviens de « La réforme, oui, la chienlit, non » à la « une » des journaux dans les kiosques – et de m'être dit que si le président de la République en personne, avec son air tellement sérieux, se mettait à dire des gros mots, c'est que c'était vraiment la fin des haricots. D'autant que ma sœur, du haut de ses 13 ans, faisait ses gammes à table en testant sur les parents un slogan qui allait faire du profit : j'emmerde la société ! Je me souviens qu'elle traitait ma grand-mère de « capitaliste ».

Je me souviens de « réformes chloroforme ».

Je me souviens que chez ma grand-mère j'avais le droit de regarder les Shadocks juste avant d'aller me coucher, et qu'en mai 1968 ils ont cessé de pomper. Je me souviens de la voix de Claude Piéplu comme si c'était hier, alors que « c'était il y a très très longtemps. En

ce temps-là, il y avait le ciel ». Je me souviens de la planète Gibi. Je me souviens que la route des Shadocks était à double sens unique bilatéral dans les deux sens.

Je me souviens que les Shadocks n'avaient pas de mémoire. Ils avaient l'antimémoire qui leur faisait tout oublier, souvenez-vous.

Par association d'idées, je me souviens d'André Malraux – et de m'être demandé comment on pouvait être aussi gâteux – mais c'était peut-être plus tard, au moment de la campagne électorale. En tout cas, la réalité ne ressemblait pas au rêve.

Je me souviens que sur le mur du théâtre en face de chez moi, là où d'ordinaire était écrit « Il est interdit d'afficher », quelqu'un avait bifé « afficher » et l'avait remplacé par « interdire ». Il est interdit d'interdire : la langue se vrillait en une spirale qui promettait d'être sans fin. J'ai adoré cette impression. Il y a eu ensuite beaucoup d'événements dont j'ai gardé l'empreinte, mais ils m'ont souvent laissée sans voix, tandis que mai 1968, d'une certaine manière, m'en a donné une.

Je me souviens de scènes qu'on

m'a racontées plus tard, si souvent que je suis sûre de les avoir vécues. Par exemple, d'avoir jeté des cacahouètes aux CRS de l'autre côté des grilles du Luxembourg comme à des singes au zoo. Ou d'avoir entendu l'un d'eux, tandis que je montais dans le panier à salade avec à la main le *Discours de la méthode*, déchiffrer laborieusement le nom de l'auteur : « Descartès ? Encore un anarchiste espagnol ! »

Je me souviens d'être allée en juin, à la demande de ma mère, voir si l'école avait repris, et de lui avoir dit que non alors que oui.

Je me souviens qu'Alain Geismar est devenu inspecteur général de l'éducation nationale.

Je me souviens du mot Boul' Mich, qui faisait comme un gros pain qu'on allait tous se partager.

Je me souviens qu'on a demandé l'impossible et qu'on ne l'a pas eu. Je ne me souviens plus de ce que j'ai fait d'autre, en mai 1968. J'ai vieilli, comme disait Zazie.

« Ce que vous faisiez en mai 68 ? rectifie l'antimémoire. Mais comme tout le monde, ma chère, comme tout le monde : vous pompez. »

BIBLIOTHÈQUE Le lexicographe Alain Rey nous ouvre sa bibliothèque. Dernière visite estivale

« Tout est un peu désordonné, mais je sais où trouver chaque livre »

Les grands prêtres de l'édition rare, les fétichistes de la reliure d'époque, les théoriciens de l'antivol (alarmes, portes blindées, vitrines inviolables), les bibliophiles qui vont sur les quais comme en pèlerinage et dans les librairies anciennes comme à l'église, ceux-là, les vrais de vrais, n'en reviendraient pas : sacrilège ! Eux qui ne laisseraient pas un profane poser le doigt sur leurs trésors se tordraient les mains, sans doute, en voyant Alain Rey faire visiter sa bibliothèque.

Quoi ? L'homme autorise n'importe qui à manipuler un *Roman de la rose* imprimé en 1483 ? Il affirme, sans emphase, qu'il prête volontiers ses livres anciens ? Combien de l'horreur, il tourne même le dos pour aller chercher un ouvrage dans une autre pièce, en vous laissant seul avec des merveilles parfaitement transportables ? Eh bien oui, parfaitement.

C'est que justement, le plus célèbre des auteurs de dictionnaires français, n'appartient à aucune cha-

pelle. Sa bibliothèque à lui, bourrée de livres anciens, d'éditions originales et de curiosités n'est pas un lieu de culte : on n'y trouve pas d'objets sacrés, les serrures sont invisibles, l'obsession n'a pas sa place. S'il a rassemblé, au cours de sa vie, des milliers d'éditions anciennes, c'est par goût, au gré des rencontres, mais aussi par nécessité, pour alimenter le fabuleux travail lexical d'où sont nés ses ouvrages – les deux Robert, le grand et le petit, en collaboration avec son épouse Josette Rey-Debove (morte en mars), le formidable *Dictionnaire historique de la langue française* (1) et bientôt, le *Dictionnaire culturel* (2), qui mettra en relation un mot, ses usages et sa symbolique. Amateur de contenu plus que de contenant, passionné par la langue française, Alain Rey ne se contente pas de collectionner les livres, il les lit.

Une passion fort encombrante, au demeurant. Comme une marée montante, les livres (rares ou pas), se sont progressivement emparés de tous les mètres carrés disponibles : ils ont d'abord tapissé l'appartement parisien (où les plus précieux sont regroupés dans des vitrines), puis occupé des places en double file le long des étagères. Un jour, inévitablement, ils ont dégringolé des rayons pour se grouper en piles à même le sol ou sur le coin d'un bureau, avant de repousser les murs pour déborder dans un petit deux-pièces du quartier, acheté tout exprès pour les contenir. Un appartement bibliothèque, tout en haut d'un escalier bien raide, dont la hauteur (cinq étages) ne les a pourtant pas dissuadés de grimper. Et comme rien ne les arrête, ils

ont aussi colonisé la maison de campagne, où certains partent régulièrement en vacances par sacs entiers, leur propriétaire détestant l'idée de s'en débarrasser. « Evidemment, les bibliothèques sont toujours trop petites, tout est un peu désordonné, mais je sais où trouver chaque livre. Seulement, maintenant, tout de même, elles sont pleines et je me demande ce que je vais faire. » La voix malicieuse, bien connue des auditeurs qui écoutent, chaque matin, sa chronique sur France-Inter, fléchit un peu quand il poursuit : « Ce qui m'ennuie, c'est de ne pas savoir ce qu'ils deviendront après ma mort. C'est très difficile, les bibliothèques n'en veulent pas, ils disent qu'ils n'ont pas de place... »

Sans descendance, Alain Rey a lui-même hérité l'amorce de sa bibliothèque de son père, un passionné de Montaigne qui avait acquis le fameux *Roman de la rose* à une époque où la chose était encore possible. « Actuellement, à supposer que je le trouve, je ne pourrais plus l'acheter, dit-il : ça se promènerait autour des 10 000 euros. » Au fil des ans, le fils a enrichi cet ensemble qui lui « parle » encore de son père. Il a acheté, au gré de ses goûts, de ses fantaisies, des ouvrages de tous genres, du XVI^e au XX^e siècle, avec une préférence, en termes de littérature, pour Balzac, Stendhal, Hugo, Proust, Gide, Mauriac, Giraudoux. Et des raretés, comme ce gros livre, *L'Ombre de Mademoiselle de Gournay*, publié en 1626, qui portait le numéro 163 dans la bibliothèque de Sainte-Beuve. Ou l'œuvre de Rabelais, imprimée à Anvers en



OLISLAEGER

1571. Et encore un Shakespeare couvert de veau marbré, une petite édition de voyage des tragédies d'Eschyle, l'édition de 1874 (à compte d'auteur) des *Chants de Maldoror*, un exemplaire des *Misérables* illustré de gravures photogra-

phiées, l'original des *Communistes* d'Aragon, l'histoire de la littérature de Du Verdier (un curieux livre de 1585, où les auteurs sont rangés par ordre alphabétique de prénom), un essai de Cioran dédié à un critique en vue, la « pré-origi-

nale » des *Mémoires d'outre-tombe*, parue dans *Le National*, ou une édition miniature des *Fables* de La Fontaine imprimée, en 1827, sur les presses de Balzac.

« Ma bibliothèque est composée de couches superposées, qui fonctionnent toutes en même temps. A la différence de nombreux bibliophiles, j'aime lire les livres dans leurs éditions originales. Par exemple, la lecture d'un romantique dans sa typographie d'époque me touche. Et puis, pour certains écrivains, qui ont beaucoup tripoté leur œuvre, comme Balzac, les éditions anciennes apportent même en termes de contenu. » Parmi ces « couches », celle des dictionnaires, évidemment l'une des mieux fournies, des plus extraordinaires.

Il y en a bien plus de 1 000, peut-être 1 200, Alain Rey ne les a pas vraiment comptés. Des grands livres solennels, comme le *Dictionnaire des difficultés de la langue française* de Jean-Charles Laveaux (1822), ou des moins impressionnants, comme le *Dictionnaire de l'argot du milieu*, publié par le docteur Lacassagne, médecin des prisons, en 1928. Et aussi un thésaurus latin récupéré dans la bibliothèque de Roger Peyrefitte ou un dictionnaire breton de 1752, rédigé par un bénédictin... De tout pour faire un monde : celui d'un homme érudit, mais aussi profondément amoureux de la langue française, de cet amour gourmand qui fait la part belle à la générosité.

Raphaëlle Rérolle

(1) Editions du Robert, 1992.
(2) A paraître aux éditions du Robert en octobre.

ECRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée recherchent des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :
2, rue Crucy
44005 Nantes Cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78